

PRIX MOSELLY 2019

Les mouches à moteur

On vivait dans notre maison tranquillement. Il y avait le mur du salon qu'on devait repeindre en bleu foncé, le toit où le couvreur devait venir à cause des trois tuiles qui avaient volé à la mini-tornade, le jardin où les mulots mangeaient nos patates et la chouette pas assez de mulots, la chouette qui vivait dans la grange, Pépé et Mémée Loivre, qu'on voyait souvent sauf quand ils étaient en camping-car, et puis nous quatre : Papa qui s'appelle Alban, Maman qui s'appelle Marion, notre chien qui s'appelle Blaireau et moi qui m'appelle Titouan.

Je ne sais pas pourquoi je m'appelle Titouan alors que tout le monde a du mal à le dire. Titian, Titan, Titeman, Titouan, le pire : Kikan, à l'école des petits j'avais autant de prénoms que d'enfants qui m'appelaient. La cata. Maintenant heureusement je suis chez les CE1, mais des fois encore les enfants ou la maitresse ne se concentrent pas sur leur langue et paf, un Titian ou un Tituan !

Blaireau par contre je sais pourquoi il s'appelle Blaireau : Parce qu'il est gris et un peu blanc, et qu'il passe son temps à creuser, comme les blaireaux. Même quand il était chiot, il creusait déjà tout le temps dans la couverture au fond du panier. Il avait fait sept trous dedans ! Du coup, avant, quand on vivait tranquillement, il avait un coin de potager rien que pour lui, on lui remettait à plat tous les dimanches, on sautait dessus comme des fous pour bien tasser, et hop, il pouvait creuser toute la semaine. Des fois on lui cachait des choses, bien profond, pour faire des surprises. Et Blaireau, c'est pas comme Titouan, ça se dit bien, mais, surtout, le plus important : ça se crie bien. Parce que pour un chien têtue comme Blaireau, qui creuse des gros trous partout tout le temps, il y a beaucoup besoin de crier !

Et en fait, de tout ça il ne reste que Papa, Maman, Blaireau, moi, les tuiles à remplacer, et le mur du salon à repeindre. La maison n'est plus tranquille du tout. La chouette est partie parce que les mulots sont partis parce que les patates sont parties parce que le jardin est tout à Blaireau. Papa dit que c'est plus un jardin, c'est Verdun : rien que des trous et des bosses. Mais comme on ne fait plus rien, à cause de tous les problèmes dans les têtes de Papa et Maman, on laisse comme ça. Et puis tant pis.

Tout est parti des reins de Pépé. A cause des schnecks (Pépé il disait schneck mais en vrai c'est des pains aux raisins), des macarons, des tartes aux mirabelles et aux groseilles, et de ses trois lichettes de sucre dans son café, son corps avait trop de sucre. Et le sucre dans le corps c'est comme les fuites d'eau dans

les maisons, ça abime tout et ça fait pourrir. Et là, ça a fait pourrir ses reins. Le problème c'est que les reins ça nettoie le sang, alors le sang de Pépé devenait une poubelle. Du coup Pépé devait aller nettoyer son sang deux fois toutes les semaines à Reims, avec sa dialyse, pour faire le travail de ses reins et mettre tous ses déchets à la poubelle.

Ça c'était le premier problème, mais celui-là, même si Pépé détestait ça à cause du mal à la tête et du long temps que ça prenait, on y était habitué.

Mémée avait trouvé une solution : donner un rein à Pépé, comme elle en avait deux et qu'un seul ça lui suffisait bien. A part les tartes aux mirabelles et aux groseilles, la choucroute, les biscuits roses de Reims trempés dans son thé et les knödels au fuseau, elle ne mangeait pas beaucoup Mémée, donc elle ne fabriquait pas beaucoup de déchets. Les médecins lui ont mis plein de rendez-vous, et ils ont dit qu'ils étaient d'accord pour le rein. Un mercredi, Maman les a emmenés tous les deux à l'hôpital. Ils ont détaché le rein de Mémée et ils ont refermé son ventre. Ils ont enlevé un rein tout pourri du ventre de Pépé, ils ont attaché celui de Mémée à la place, et ils ont refermé son ventre. Le problème c'est que Mémée elle ne s'est pas réveillée. Jamais. Ils l'ont endormie pour qu'elle ne sente pas qu'on lui retirait un rein, et son cœur a cru qu'il pouvait s'endormir aussi, mais les cœurs ça n'a pas le droit de dormir. Je crois que Pépé l'aurait bien remplacé avec le sien mais c'était trop tard. Parce que quand Pépé s'est réveillé, les médecins lui ont dit avec Maman. J'étais dans le couloir parce que je suis trop petit, c'est ce que Maman a dit au téléphone à Papa pour qu'il vienne me chercher vite. J'ai juste tout entendu, Pépé qui a crié très très fort en pleurant, Maman aussi, et ma tête fabriquait les images avec tous les sons qui venaient de la porte fermée. Papa a mis trop longtemps à arriver à cause des bouchons à cause du Tour de France qui passait sur la route de Corbeny. Comme une infirmière a bien vu que les images traversaient la porte, elle m'a pris dans ses bras et elle m'a emmené loin en essayant d'essuyer mes joues. Ça ne servait à rien, Mémée elle s'enlève pas des joues comme ça. Elle est restée sur mes joues toute la journée, toute la nuit, pendant je ne sais même pas combien de jours.

Ça, ça a été le deuxième problème. Un très gros.

Pépé est rentré à Loivre le mardi. Mais Mémée était morte, à cause du rein, à cause de Pépé qui mangeait trop de tartes aux mirabelles et aux groseilles et trop de macarons, qui mettait beaucoup trop de lichettes de sucre dans son café, et qui adorait les salops

de schnecks de chez Flaviot. C'est ce qu'il a écrit dans sa lettre, je l'ai lue en cachette dans le sac de Maman. Et qu'il aimait trop Mémée pour vivre sans elle, il avait écrit aussi. Parce que le troisième problème, c'est que Pépé est mort. Le soir. Il a mangé tous les médicaments de la corbeille verte à côté de la cafetière, tous. Et les médicaments, un petit peu ça guérit les maladies, mais tous ensemble ça rend malade et ça fait mourir. Maman n'est pas rentrée à la maison le soir parce qu'elle s'occupait de Pépé mort. Papa a réchauffé une boîte de raviolis au poulet pour aller vite. De toute façon je n'avais pas faim et Papa non plus, et j'arrêtais pas de pleurer et Papa n'arrêtait pas de se taire. Alors on a fait le câlin le plus long du Monde et je suis allé me coucher en essayant de penser aux souvenirs comme Papa m'avait dit. Mais il n'y avait plus ni Mémée, ni Pépé, et pour tous les autres jours de la vie. Et c'était impossible de l'enlever de ma tête en pensant à avant.

*

Mais le pire c'est que tout ça c'était pas le pire. Le pire du pire c'est quand Pépé et Mémée étaient au cimetière depuis quatre mois, quand tout le monde avait fini de pleurer. Enfin presque tout le monde. Parce que moi je pleurais dans mon lit le soir où j'ai entendu Maman raccrocher au téléphone, et dire à Papa que tata Myriam voulait vendre le jardin de Moselle. A cause de sa piscine, pour acheter un abri à lui mettre au bord. C'est pile à ce moment-là que le roi des pires a commencé. Parce que Pépé et Mémée avaient tout décidé dans les papiers, sauf le jardin de Moselle. Ils ont juste écrit : « Le jardin de Moselle, notre trésor, il est à vous tous ». Le problème c'est que pour nous le jardin de Moselle c'est le jardin de Moselle, mais pour tata Myriam, c'est de l'argent si on le vend, elle dit même qu'un terrain à Courcy ça vaut de l'or. A cause de la gare TGV et de Reims. Et Tonton Stéphane, il dit qu'il aime bien les prunes, mais qu'il voudrait bien aussi changer sa 206 parce que Tata Lise en veut une plus grosse et rouge. Ou bordeaux. Avec les sièges qui massent. Maman dit que c'est n'importe quoi parce que les souvenirs ça n'a pas de prix. Mais ça elle le dit après avoir appuyé sur le bouton rouge du téléphone, et qu'il n'y a plus personne pour entendre à part Papa, Blaireau et moi. Mais nous on est déjà d'accord. C'est normal, on adore se rappeler d'avant, avec Pépé et Mémée, et on adore le jardin de Moselle, se promener dans les grandes herbes qui picotent les mollets juste le temps de passer, et courir vite pour fabriquer du vent dans les cheveux et sur les bras. On se sent comme dans un tunnel d'air sans murs. Du coup moi au jardin de Moselle, je ne pense pas du tout, du tout, à l'argent. L'argent j'y pense juste quand Papa et Maman m'en donnent pour que je choisisse un cadeau aux vacances parce que j'ai bien travaillé à l'école. Ou alors quand on va au pain ou à la piscine et que Papa met l'argent dans ma main pour que je le donne à la dame. Mais dans le jardin de Moselle, on se dit juste que c'est joli à cause des petites fleurs de toutes les couleurs qui dépassent des grandes herbes, que ça sent bon à toutes les saisons, l'air tout dur en hiver, les lilas au printemps, les mirabelles tombées en été, et les choux et les feuilles pourries par la pluie en

automne. On se dit surtout que Pépé et Mémée ils ont eu bien raison de le construire.

Un jour j'ai raconté à l'école, dans les Et toi ? du lundi matin, que j'étais allé avec Mémée Loivre enlever les chenilles vertes dans les choux du jardin de Moselle. Enfin, Mémée les enlevait et moi je faisais de la bouillie avec, dans la vieille casserole blanche, avec un bâton, et on emmenait la bouillie aux poules pour qu'elles se régalaient. Tout le monde a dit « Beerck », mais Gaspard, mon deuxième meilleur copain, m'a demandé « C'est quoi un Moselle ? ». Comme la maitresse ne comprenait pas non plus, j'ai demandé à Pépé et il m'a tout expliqué. Avant ils habitaient en Moselle, à Bitche, et il y a eu un grand incendie dans leur maison. Ils sont partis habiter dans un appartement en attendant de reconstruire une maison, et puis Pépé a été obligé de venir ici, sinon il allait perdre son travail. Ils sont venus habiter à Loivre, et ils ont acheté un morceau de terre d'ici pour poser dessus un morceau de la Moselle, parce que la Moselle c'est le plus bel endroit du Monde, Pépé me l'a dit en secret dans mon oreille. C'est pour ça qu'on l'appelle le jardin de Moselle, parce que Pépé et Mémée l'appelaient tout le temps comme ça, mais en vrai le jardin il est à Courcy. On s'en fiche, parce que de dedans, avec tous les mirabelliers et les lilas, on ne voit même pas que c'est Courcy autour. Il y a juste le toit de l'église qu'on voit si on regarde au bout à droite, mais bon, ça sert à rien de regarder si haut. Ce qu'il y a autour ça suffit bien pour les yeux. D'abord, quand on arrive, il y a la haie des groseilliers. Il y en a 53. De toutes les couleurs, et de toutes les tailles, mais surtout quand même des petites rouges. Après, il y a le tas de compost, et le petit muret où je m'amusais tout le temps à courir dessus sans tomber et Mémée disait toujours « Rhooo, arrête ça, dis, tu vas tomber ! Marche par terre c'est plus large ! ». Ses pierres viennent de l'ancienne maison qui a brûlé dans l'incendie. Elles sont arrivées ici dans le gros camion qui a rapporté la terre, les mirabelliers et les groseilliers de leur maison de Bitche. Il y a 45 ans, c'est ce que Tata Myriam a dit au micro à l'enterrement, même si on ne comprenait pas trop parce qu'elle pleurait beaucoup en même temps. Dans le reste il y a tous les mirabelliers, à gauche les lilas, et tout au bout les choux pour la choucroute de Mémée. Elle les mettait une année à gauche, une année à droite, pour que la terre se repose et refabrique des vitamines à choux

*

Après l'enterrement, il y a eu les réunions pour dire que le jardin de Moselle, on le garde pour toute la famille, et la maison de Pépé et Mémée Loivre on va la vendre pour donner l'argent aux gens qui aident les pauvres, parce que Pépé et Mémée ont écrit que personne n'avait besoin d'argent dans la famille, mais les pauvres oui.

C'est après qu'il y a eu Tata Myriam qui a appelé et qui a tout fait arrêter : le jardin, les patates, la peinture du salon, les concours de grimaces, les tuiles à remplacer, les parties de Uno, et les balades

au jardin de Moselle. On a même loupé les jours des mirabelles. Pour ne pas fâcher encore plus. Parce que normalement, tous les ans, on se retrouvait, tous ceux qui pouvaient, pour les jours des mirabelles. Pendant deux jours, avec les quatre échelles, les grands paniers et les lessiveuses, on allait tous cueillir les mirabelles et les groseilles. Les cousins les groseilles, les adultes les mirabelles. Le record c'est 197 kilos virgule 5. Après on faisait les conserves, les plateaux pour le congélateur, la confiture, les sacs pour les voisins et les copains. Moi j'étais avec Pépé, on faisait une équipe. Il coupait les mirabelles en deux parce qu'il avait des gros doigts costauds, et moi j'attrapais le noyau avec mes petits doigts. Mémée disait qu'on était une équipe de choc. Elle, elle faisait la pâte à tarte dans le coin de la cuisine où il y a le poêle, dans son énorme saladier gris. On faisait douze tartes, une pour chaque famille, et tout le reste pour juste après. Parce que le mieux, les jours des mirabelles, c'était les tartes aux mirabelles et aux groseilles, et c'était délicieusement délicieux, et ça dégoulinait sur le menton quand on croquait dedans. On en mangeait tellement que personne n'avait faim le soir, alors on jouait aux cartes et aux petits chevaux, et Pépé faisait ses blagues, et on rigolait, et on regardait les hannetons passer en faisant des bruits de mouches à moteur, pour aller dans les lilas mettre de la dentelle sur le bord des feuilles.

*

Presque tous les soirs, Maman, Tata Myriam et Tonton Stéphane s'appelaient au téléphone pour se dire qu'ils n'étaient pas d'accord. Moi j'étais au lit mais, avec les grincements du plancher, j'entendais Maman qui faisait le tour du salon : le long aigu de derrière le canapé, le petit couic d'à côté de l'aquarium et le clic clic de vers la télé. Et ça recommençait, et des fois ça s'arrêtait, et ça repartait. Des choses faisaient pleurer Maman. Comme quand Tata Myriam a dit à Tonton Stéphane que Maman et Papa ne s'étaient pas bien occupés de Pépé et Mémée. Qu'on aurait dû surveiller Pépé et même le prendre à la maison parce que c'était sûr qu'il allait faire une bêtise. Et que l'opération on aurait dû empêcher Mémée de la faire, à cause du carma, Tata Myriam l'avait bien vu dans ses planètes.

Et puis un jour, Maman m'a dit que Tata Myriam et tonton Stéphane allaient venir à la maison, pour parler du jardin de Moselle.

Maman n'a déjeuné qu'un petit verre d'eau. Papa a passé l'aspirateur. Ils m'ont mis les Legos, la boîte de feutres et un gros tas de feuilles, même pas du brouillon, des toutes neuves de l'imprimante. Blaieau on l'a mis dehors avec ses croquettes et son eau. Tata Myriam n'aime pas les chiens à cause des poils et de la bave.

Tonton Stéphane m'a dit « Bonjour mon Titouan » en arrivant, et il m'a fait un gros câlin, parce qu'il m'aime bien et je l'aime bien. Lui il ne se trompe jamais de prénom.

Tata Myriam, par contre, c'est la seule qui m'appelle Titou. Et ça m'énerve. Il y a déjà tous ceux qui m'appellent autrement sans faire exprès, si en plus les autres font exprès de m'appeler autrement, je vais vraiment finir par changer de prénom ! Mais cette fois Tata ne m'a pas appelé du tout parce qu'elle ne m'a pas parlé du tout, elle m'a fait un minuscule bisou en regardant derrière moi. Elle ne m'a même pas apporté de cadeau alors que normalement elle m'en apporte toujours des qui ont déjà servi, ou qui sont un peu cassés. Parce que ça coûte moins cher que les cadeaux des magasins pas cassés et pas utilisés.

Mais là elle n'a rien fait comme d'habitude. Pas de cadeau, pas de Titou, et pas non plus de pipi. D'habitude dès qu'elle descend de leur voiture elle court aux toilettes et on se met le long du chemin Papa, Maman et moi et on tend la main pour qu'elle tape dedans en passant en courant. Ça nous fait tous rigoler. Après, quand elle a fait son pipi, elle nous dit Bonjour. Là elle nous a dit Bonjour directement, elle n'a même pas fait pipi une fois. Alors soit elle a oublié de boire et elle va avoir mal aux reins comme Pépé quand il oubliait de finir son bol de café, soit elle a fait pipi entre les portières dans un chemin avant d'arriver chez nous. Et ça ce serait vraiment bizarre. Mais bon. Elle est bizarre en ce moment. Alors.

Ils se sont assis sur le canapé. En jouant aux Legos je les écoutais. C'est l'avantage des oreilles, les autres ne peuvent pas savoir où elles écoutent. Ils parlaient des mirabelliers. Sans parler des tartes aux mirabelles et aux groseilles. Ils parlaient du muret. Sans parler de ses pierres. Et ils parlaient du terrain sans parler de la terre, de le partager en trois, et chacun en fait ce qu'il veut. Tata Myriam de l'argent à abri de piscine, Tonton Stéphane une voiture rouge qui masse, et nous un jardin de Moselle rikiki. Je les regardais, Tata Myriam avec ses yeux tout foncés, Tonton Stéphane à toujours se remettre bien dans le canapé, Maman à presque pas parler, Papa à verser du café dans les tasses. Ils devenaient différents. Mémée disait que c'est toujours bête de se disputer. C'est pas de chance, ça veut dire que de là-haut elle voyait tous ses enfants devenir bêtes d'un coup.

Tonton Stéphane a nettoyé ses lunettes. Je l'ai regardé et j'ai vu qu'il faisait exactement comme Pépé : « rhaaa » avec sa bouche autour sans toucher, pour mettre la buée, un bout de marcel sorti de dessous sa chemise pour frotter, bien les bords et puis le milieu, les lunettes reposées sur le nez, les yeux qui clignent deux fois, le bout de marcel rangé dans le pantalon, en levant les épaules pour aplatir le ventre, et « crumm » avec sa gorge pour se remettre bien assis. Je regardais Tonton Stéphane et ça s'est mis à me brûler en haut du nez comme quand il est trop tard pour se retenir de pleurer. Et j'ai senti mes larmes dégouliner jusqu'à mon cou. Maman m'a vu m'essuyer, elle m'a pris dans ses bras, et à cause de moi ils ont arrêté de discuter. J'ai dit que je m'étais cogné le genou dans la table. Tata Myriam a dit qu'ils en reparleraient au téléphone. Mais ils ne se sont

presque pas appelés. C'est parce que quand les adultes sont trop pas d'accord, ils se taisent. C'est pareil quand Papa n'est pas d'accord avec Maman pour la taille de mes cheveux. Ils ne sont tellement pas d'accord qu'ils ne se parlent plus, donc pendant ce temps-là mes cheveux poussent, et donc c'est Maman qui gagne.

*

Et puis hier Sylvia a appelé sur le téléphone de Maman. Elle nous a dit de venir au jardin de Moselle à 15h de l'après-midi, aujourd'hui. Sylvia c'est la fille de Tata Myriam. Elle va au lycée à Reims, elle est très grande. On ne l'a pas vue depuis l'enterrement.

*

Quand on est arrivés, Maman a dit « merde » dans la voiture, juste en voyant tous les cousins qui étaient là en train de discuter derrière les groseilliers. Sylvia avec son amoureux, Romain avec son amoureux, Sophie, Vadim et Sarah et Léon leur bébé, Paul et Salomé avec Lisa leur bébé. Comme ils sont tous grands, on ne les voit pas souvent. La dernière fois c'était à l'enterrement, mais comme ça ne comptait pas parce qu'on était trop tristes, c'était plutôt aux jours des mirabelles de l'été d'avant.

Il y avait aussi Tonton Stéphane et Tata Lise qui sont arrivés juste après nous. Quand on est descendus de voiture, Papa et Maman se sont mis à pleurer, directement. Et à la place des bisous, ils ont fait des grands câlins aux autres. Presque tout le monde pleurait. Heureusement que j'étais là pour sortir Blaireau du coffre, parce que tout le monde l'avait oublié !

Les cousins avaient préparé une grande table. Pour la fabriquer, ils nous ont dit qu'ils avaient pris chacun une porte de leur maison. Vadim a enlevé les poignées pour pas que ça gêne, et il a tout mis dans sa remorque à chevaux. Ils ont posé les tables par terre, sur des grands draps, pour qu'on puisse s'asseoir autour sans se faire piquer par les herbes et les aoutas.

Tata Myriam et Tonton Greg sont arrivés en dernier, pas longtemps après. Et tout le monde s'est remis à pleurer et à refaire des grands câlins. J'en avais marre qu'on me serre fort dans les bras avec des joues toutes mouillées. En plus ils m'énermaient à se disputer comme des fous et d'un seul coup à se faire des câlins comme des marmottes de dessin animé.

Ils ont parlé, rigolé, ils ont fait les bêtises, comme si il n'y avait pas eu le téléphone et la réunion du canapé. Et comme les cousins ont dit qu'ils voulaient garder le jardin de Moselle, tout le monde a décidé qu'on viendrait ici tous les ans, pour faire un pique-nique géant les jours des mirabelles.

Comme il n'y avait que des adultes et des bébés, et comme je suis trop petit pour les adultes et trop grand pour les bébés, je n'avais personne pour jouer. Alors j'ai répondu quatre fois à comment ça va l'école elle s'appelle comment ta maîtresse, alors c'est un

maître, j'ai mangé du poulet, du taboulé et des knödels au fuseau que Vadim avait faits comme Mémée, et je suis parti voir Blaireau, parce que j'étais sûr qu'il était encore en train de creuser un trou. Et ça ça aurait bien énervé Pépé et Mémée.

Je l'ai retrouvé dans les grandes herbes derrière les cinq mirabelliers du bout. Et bien sûr il avait déjà sa tête et ses deux pattes avant dans un trou.

« Blaireau ! Dis donc ! On ne creuse pas dans le jardin de Moselle ! On n'est pas à la maison ici ! File ! » et je lui ai fait un signe rapide avec ma main pour qu'il parte. Il est parti un peu plus loin.

« Titou, tu viens prendre le dessert ! Il y a de la tarte aux mirabelles et aux groseilles ! C'est Vadim et Sophie qui l'ont faite ! » a crié Tata Myriam depuis la table.

J'ai dit à Blaireau que Tata Myriam était redevenue normale, c'est énervant pour mon prénom mais c'est mieux pour tout le reste. C'est là que j'ai vu que, le temps que je rebouchais le trou, il en avait fait un autre.

« Blaireau j'en ai marre ! J'ai pas que ça à faire ! File ! »

Je lui ai fait un signe pour qu'il aille près de la table, mais là il n'est pas parti. Il continuait à creuser. Je me suis fâché.

« Blaireau ! File ! Arrête ça tout de suite ! »

Il s'est assis à côté du trou, sans bouger. C'est là que j'ai vu du rouge au fond du trou. J'ai creusé un peu plus. Il y avait une boîte rouge toute rouillée. Une très vieille boîte de macarons de Boulay. Mémée en avait toujours dans son placard, sa sœur lui en envoyait tous les janvier et septembre, en même temps que les fuseaux. J'ai ouvert la boîte, le couvercle était un peu bloqué. Il y avait des bagues et des bracelets ou des colliers. Et des pièces jaunes dans un petit mouchoir.

Je me suis relevé pour appeler Maman. Et puis j'ai vu tout le monde, discuter, en gros groupes et en petits, et Maman rigolait fort, je me suis dit que c'était joli le rire de Maman. Tata Myriam faisait des gouzi-gouzis au bébé de Vadim. Une mouche à moteur est passée près de moi. Blaireau jouait avec un bourdon.

J'ai bien refermé la boîte, je l'ai remise bien au fond du trou, j'ai remis plein de terre dessus, j'ai tassé en sautant dessus. J'ai dit à Blaireau de ne jamais recréuser là, qu'on n'en parlerait jamais à personne. J'ai mis des feuilles de chou pourri dessus, parce que Blaireau déteste ça.

J'ai couru vers la table, je me suis assis entre les jambes de tonton Stéphane. Il m'a donné des bouts de sa part de tarte. C'est encore mieux qu'un trésor.

Marie ROY, Prix Moselly 2019

Née le 15 août 1982, j'ai vécu, jusqu'à mes vingt ans, dans l'Aisne, dans un petit village nommé Chéry-Lès-Pouilly. Ma gourmandise, associée à ma curiosité de savoir, m'ont menée vers des études en sciences de l'alimentation. En 2005, titulaire d'un diplôme d'ingénieur dans ce domaine, j'ai travaillé quelques années dans l'agro-alimentaire. M'y ennuyant formellement et déjà mue par l'envie d'écrire comme de raconter les gens, je décidai, en 2009, de quitter mon poste pour entreprendre une thèse en sociologie de l'alimentation. Cette thèse est restée à l'état d'idée puisque, quelques jours plus tard, je rencontrai l'homme qui deviendrait mon mari. Je suis donc restée là où depuis nous avons restauré une maison : en Ille-et-Vilaine, dans la vallée du Couesnon, entre Rennes et Fougères. En 2010, j'ai créé une entreprise de cours de cuisine et suivi nutritionnel à domicile. Je l'ai cédée en 2016 pour devenir l'assistante de mon mari informaticien. La naissance de notre troisième enfant, en décembre 2017, m'incita à devenir maman à temps plein ou presque. C'est dans ce « presque » que se joue l'écriture.

L'écriture m'a happée en fin d'une adolescence difficilement négociée. Elle m'en a extraite : à force de m'interroger sur moi par les mots, ce sont les mots qui m'ont interrogée sur eux-mêmes, ils ont pris vie dans la mienne, réduisant alors le volume de mes obsessions existentielles. Comment traduire au mieux un sentiment, comment écrire joliment un fait banal, ici un mot dérangeait le rythme de ses compagnons, là un autre me convainquait de l'y insérer, une idée appelait plus de douceur quand une autre réclamait moins de contournement ? Les mots sont pour ainsi dire devenus des êtres auxquels je portais et porte toujours un respect profond, moi la scientifique qui ne connaît rien à la littérature et ne lit jamais le moindre roman. J'écris à longueur de journée dans mes pensées et, parfois, elles rencontrent le papier. La réjouissance d'écrire est permanente, j'ai toujours envie d'écrire ; c'est d'ailleurs ma seule envie constante, indépendante de mon humeur ou ma forme.

J'aime écrire des histoires de personnes « banales » de notre époque, des épisodes de vie courante, et ma préférence va vers une narration à l'aide de mots d'enfants. Devenue maman, je sais désormais qu'ils sont en réalité de faux mots d'enfants, « à la manière de ». Ils demeurent cependant simples et limpides devant des situations que les adultes dénaturent par expérience et connaissance des coulisses. Quoi de plus juste qu'une parole d'enfant pour observer, sans arrière-pensée, simplement observer, à travers leur petit regard d'en bas et son éclairage brut, des événements beaucoup plus grands qu'eux, souvent illogiques, et dont ils n'ont pas la maîtrise ? N'est-ce pas le pouvoir de l'innocence enfantine que de questionner les adultes ? Peut-être au point de les faire évoluer ?



BIBLIOGRAPHIE :

3^{ème} Prix du Jeune Ecrivain 2008 et Prix du Jeune Ecrivain des lycéens 2008, avec « Je suis né vermisseau ».

1^{er} prix du concours « Tu connais la nouvelle » 2008, avec « Les souris ne meurent plus ».

Je n'ai pas écrit de 2009 à 2019, une pause de 10 ans où ma vie avait tant besoin de moi que je ne pouvais consacrer à l'écriture la moindre minute. Lorsque mon cadet a décidé, à un an, de faire des siestes, j'ai mis ses temps de sieste au profit de l'écriture. J'ai donc, depuis décembre 2018, participé à 5 concours, dont le prestigieux Prix Moselly. Trois de ces nouvelles ont été primées, à ma plus grande joie et ma plus grande surprise :

1^{er} prix du concours de nouvelles de Saint-Pol-sur-Ternoise 2019 avec « Lola tant pis »,

4^{ème} prix du Loir Littéraire 2019 avec « La colle à poussières ».

J'ai reçu, le 4 novembre, un appel dont je me souviendrai longtemps, m'apprenant l'attribution du prix Moselly 2019 pour ma nouvelle « Les mouches à moteur ».